

3°) Les réactions d'un milieu rural à l'attraction d'un Centre industriel : la région givordine (1831 - 1964).

par Mademoiselle Josiane PAGÈS

Mémoire de Maîtrise soutenu le 6 novembre 1970

Jury : M. Pierre LEON, M. Gilbert GARRIER.

La région de Givors, mieux que toute autre, se prête à un tel sujet. Rappelons que ces campagnes, situées au Sud du département du Rhône et à la jonction de plusieurs secteurs géographiques, déploient leurs coteaux, leurs plaines et leurs vallées entre le Rhône et la vallée du Gier. Passage "obligé" du bassin de la Loire et de la bordure orientale du Massif Central vers le sillon rhodanien, elles bénéficiaient, depuis longtemps, d'axes routiers, fluviaux et ferroviaires. D'importantes voies de communication les mettent en contact avec les cités et les métropoles voisines : Lyon au Nord, Saint-Etienne à l'Ouest, Vienne au Sud, et, bien entendu, Givors, le Centre immédiatement proche. On peut donc se demander, face à un tel contexte, dans quelle mesure l'ombre des villes, dont la densité est extrême, a pu s'étendre sur les campagnes qui les entourent. Par ailleurs, la mise en contact brutale des zones rurales suburbaines avec le progrès a-t-elle été bénéfique à la ville ? Bref, nulle autre région ne se prête mieux que celle de Givors à une étude des rapports entre la ville et la campagne depuis le début du XIXe siècle. Songeons qu'elle fut une des premières à connaître la révolution ferroviaire, puisque la vallée du Gier vit les débuts de ce moyen de locomotion aux environs de 1830 !

En fonction de la variété de cette région et de notre sujet nous avons tenu à conduire une étude aussi éclectique que possible de l'influence de Givors. Cinq communes "échantillons" ont été choisies, en tenant compte du relief, de la situation, du nombre d'habitants, des caractères propres de chacune d'entre elles. Echallas, Millery, Montagny, Saint-Romain-en-Gier et Loire apparaissent comme représentatives de la région givordine. Dans des contrées aussi profondément humanisées, l'analyse se devait d'être d'abord démographique.

Au gré des courbes de population et de leurs composantes : natalité, mortalité, nuptialité, nous découvrons plusieurs phases. Du début du XIXe siècle jusqu'aux alentours de 1876, les évolutions particulières l'emportent sur les tendances générales. Les années 1870 et 1880, introduisent, dans la démographie, une synchronisation due, en premier lieu, au phylloxera, puis à la proximité de Givors. De l'extrême fin du XIXe siècle, jusqu'aux lendemains de la première Guerre mondiale, les courbes des villages esquissent des mouvements analogues. Mais la démographie de la région sommeille. Elle ne se réveille qu'après la seconde guerre mondiale. Mais, Givors ne donne plus le ton. Le renouveau des économies rurales s'accompagne d'un retour à l'autonomie.

Le même phénomène apparaît dans les pyramides des âges. Après le rajeunissement des populations en 1866, la sclérose se manifeste dès 1886. Le phylloxera chasse les ruraux, attirés par Givors et par les villes industrielles voisines. Le développement des usines accentue le phénomène. Le vieillissement s'accuse avec le XXe siècle : 1911, puis 1936, confirment la sénilité

des populations villageoises. La raideur des pyramides, la faiblesse des bases illustrent le puissant attrait de Givors. Cependant, tous nos villages ne sont pas atteints de la même façon. Echallas (sur le plateau du Pilat) conserve sa jeunesse, alors que Saint-Romain-en-Gier bat le record de vieillesse. Ce n'est pas là le fait du hasard. Cette commune, travaillée de bonne heure par d'intenses mouvements se retrouve au XXe siècle peuplée de personnes âgées. Mais toutes les pyramides traduisent l'importance des migrations dans nos régions.

Nous avons essayé de préciser le rôle des déplacements humains, temporaires ou définitifs ; commerciaux ou professionnels, aux alentours de Givors. Nous ne cachons pas qu'il est difficile d'appréhender les migrations. Les délibérations des Conseils municipaux, très riches au XIXe siècle, nous témoignent de la vie intense qui régnait dans nos régions au début du XIXe siècle. Les horizons des ruraux paraissent avoir été très larges à l'Est, vers les zones agricoles du Nord de l'Isère. Les origines des villageois témoignent, de bonne heure, d'un réel brassage. Les pourcentages des natifs diminuent avec le XXe siècle, au profit des immigrés, particulièrement nombreux en certaines localités (à Saint-Romain-en-Gier notamment) l'évolution est peu favorable aux Givordins. En 1936, ils sont légèrement plus nombreux dans nos villages qu'en 1911, mais ils sont devancés par les Lyonnais. Avant même la deuxième guerre mondiale l'influence de la métropole régionale s'insinue jusqu'aux portes de Givors.

Cette dernière ville appelle-t-elle beaucoup de travailleurs ruraux ? L'étude des structures professionnelles montre une diminution lente, mais réelle, du secteur agricole au XIXe siècle. Tous les métiers, qui avaient fait les beaux jours des campagnes, périclitent, peut-être plus vite qu'ailleurs. En revanche, les ouvriers, les employés se multiplient dès 1880, 1890 ; mais surtout au XXe siècle. Nous avons pu vérifier que nos villages envoyaient, avant tout, à Givors des femmes sans profession et des manoeuvres aux usines. Au terme de cette évolution des structures professionnelles, nous nous rendons compte que nous avons affaire à des campagnes sans agriculteurs, tant les pourcentages sont dérisoires en certains endroits.

Quelle fut parallèlement, l'évolution proprement économique ? L'utilisation du sol depuis le début du XIXe siècle, témoigne d'un abandon progressif ; abandon déguisé certes, mais réel. Les terres, les vignes, les jardins même, diminuent. Les prés augmentent, mais peu. La surface boisée se stabilise. En revanche, le XXe siècle provoque une extension générale des landes, des superficies non cultivées et des vergers ; les terres les plus abandonnées correspondent à celles où l'émigration avait le plus de prise et que les cultivateurs avaient fui.

Parallèlement, les cultures ne témoignent pas d'une évolution favorable. En extension, comme en rendement, les progrès ne sont guère sensibles. Les troupeaux de la région givordine diminuent avec le XXe siècle. Une seule exception dans ce déclin : celle de l'horticulture et de l'arboriculture. La première apporte depuis longtemps, des gains substantiels aux paysans, qui vendent leurs légumes à Givors. Elle se développe avec les années. Les productions fruitières apparaissent à la fin du XIXe siècle comme une des solutions à la crise du phylloxéra. Elles connaissent un essor prodigieux au XXe siècle ; et surtout après la seconde guerre mondiale. La merveilleuse exposition des côteaux, la proximité des villes, la densité des voies de communication concourraient à cette réussite, responsable du renouveau des communes. Des progrès ont été accomplis dans la vie rurale, mais bien des ombres subsistent : l'âge des agriculteurs notamment.

Nos ruraux possèdent de petites surfaces. La majorité ne détient que quelques hectares. Les propriétés de plus de 10 hectares ne se rencontrent, avec quelque fréquence, que sur le plateau. La région givordine juxtapose donc un système extensif à une agriculture intensive. Cependant avec le XIXe siècle, toutes les propriétés se rétrécissent. Songeons qu'entre la période de la Restauration et le début de la première guerre mondiale, le nombre de propriétaires a doublé en certains endroits. Il semble que l'on en vienne à l'ère du jardinage. Ce découpage à l'infini cesse à l'heure actuelle ; mais la très petite propriété, comme la grande, gagnent du terrain. Après la seconde guerre mondiale, l'évolution se poursuit. Elle se calque étroitement sur les mouvements déjà constatés. Les migrations définitives, ou quotidiennes et professionnelles, n'eurent pas pour effet de regrouper les propriétés. Bien au contraire, la proximité de Givors et la possibilité de travailler dans ses usines maintiennent une forme de propriété allant de pair avec l'état d'ouvrier-paysan. Même en tirant une grande partie de ses revenus de la ville, chacun tient à conserver un lopin de terre pour produire ses légumes et ses fruits, et les vendre éventuellement à la ville. Cette évolution est caractéristique des campagnes en milieu industriel et urbanisé. Les habitants de Givors ne possèdent, en fait, que de faibles espaces dans les campagnes environnantes. Les structures sociales de la cité se sont opposées aujourd'hui, comme hier, à la mainmise de la ville sur l'espace rural. La seule forme de propriété détenue par nos citadins s'explique par le biais des héritages et des migrations.

Pour comprendre ces dernières, nous avons également jugé utile d'étudier les fortunes. Les ruraux disposaient-ils d'avoirs imposants ? Il semble qu'ils aient laissé en mourant des biens honnêtes. Un enrichissement apparaît au cours du XIXe siècle. La vente des produits agricoles en ville et les travaux exécutés pour les citadins expliquent, sans doute, le phénomène. En outre, des formes modernes de placement se répandent très tôt. Givors a réussi de bonne heure à dompter la méfiance des campagnards. Sa caisse d'épargne eut, notamment, un important rayonnement dans les campagnes.

Nous avons conclu de cette étude à une influence très nette de Givors sur ses alentours. Sentimentalement parlant, les ruraux s'en détachent très tôt ; victimes en cela de la pénétration hâtive de ces contrées par les moyens de transport modernes, par la civilisation industrielle et urbaine. Mais, effectivement, Givors prenait chaque jour, au XIXe siècle, un peu plus de place dans la vie des ruraux. On travaillait, on vendait, on accomplissait ses formalités administratives à Givors. L'influence maximum de la ville sur les campagnes se situe à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Dans les années 1940 et surtout après la seconde Guerre mondiale, son ascendant est mis en cause par l'emprise grandissante d'autres cités. Le rayonnement de Lyon gagne les abords immédiats de la ville ; Montagny et Millery échappent à l'emprise givordine ; au Sud, Givors ne règne plus en maître sur Loire. Elle se voit disputer son ascendant par Vienne. Saint-Romain, quoique très dépendante de Givors, ressent déjà l'influence de Rive-de-Gier. Bref, la domination de Givors ne demeure indiscutée que sur les terres exclusivement rurales des bas plateaux du Pilat. Il n'empêche qu'au cours des temps, Givors a modifié en profondeur les structures de toutes les campagnes environnantes, et tout spécialement celles des communes de la vallée.

. . .

Le jury, au cours d'une discussion fort animée, remarque que le travail mené par Mademoiselle Josiane PAGES, parallèlement à celui de Madame SERAFIN pose, de façon fort pertinente, et à propos d'un cas typique, le problème de l'impact de l'essor urbain sur les campagnes voisines, qui se trouvent progressivement rongées et vidées de leur substance. Par ailleurs, le mémoire s'efforce de voir dans quelles conditions la réaction des campagnes à l'attraction urbaine peut se réaliser, au cours d'une évolution qui n'est pas toujours et nécessairement irréversible. Existe-t-il, dans le Monde actuel, une possibilité pour l'établissement d'un certain équilibre économique et démographique villes - campagnes ?

Le problème étant ainsi posé, le mémoire présenté par Mademoiselle PAGES présente des qualités incontestables : l'effort a été poussé dans le très long terme et à travers cinq communes - échantillons judicieusement choisis ; par ailleurs, la recherche a été globale, combinant le Démographique, l'Economique, le Fiscal et le Social, tandis que l'analyse témoigne beaucoup d'habileté. A ces mérites, Mademoiselle PAGES ajoute un sens aigu des paysages et des hommes : elle allie harmonieusement l'usage du qualitatif à l'indispensable utilisation du quantitatif ; ses démonstrations, enfin, sont d'une impeccable logique.

Cependant, l'étude de la propriété aurait pu être parfois plus fouillée, l'on peut regretter que l'auteur n'ait pas pris la peine d'établir une typologie plus nette dans ce domaine. Par ailleurs, les classements socio-professionnels et leurs rapports avec l'échelonnement des fortunes sont assez discutables. D'autre part, les rapports entre les diverses catégories de mouvement sont assez médiocrement déterminés, et ces mouvements eux-mêmes auraient gagné à être vus dans une perspective plus longue. Enfin, l'ouvrage est souvent très compact et ses perspectives restent limitées au petit secteur envisagé : des confrontations et des "élargissements" auraient été fort utiles, voire indispensables. Enfin, Mademoiselle PAGES aurait eu intérêt à s'appuyer sur les travaux des économistes, et notamment sur leurs considérations relatives au rôle des pôles de croissance et à l'influence des effets de domination.

Cependant, tel quel, l'ouvrage est excellent ; il témoigne de beaucoup de science, d'intelligence, d'habileté. Aussi le jury accorde-t-il à Mademoiselle Josiane PAGES la Mention Très Bien et ses Félicitations.

---